

Le féminisme comme langue maternelle

MARTINE DELVAUX, *Le monde est à toi*, Montréal, Hélio trope, 2017, 152 pages

Karine Castonguay

Volume 12, numéro 3, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, K. (2018). Compte rendu de [Le féminisme comme langue maternelle / MARTINE DELVAUX, *Le monde est à toi*, Montréal, Hélio trope, 2017, 152 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(3), 27–28.

LE FÉMINISME COMME LANGUE MATERNELLE

Karine Castonguay

Enseignante en littérature, Collège de Rosemont

MARTINE DELVAUX

LE MONDE EST À TOI

Montréal, HélioTropé, 2017, 152 pages

La question de l'amour est celle de
l'hospitalité inconditionnelle

– Anne Dufourmantelle

Martine Delvaux est professeure, écrivaine (romancière et essayiste) et elle participe activement à la vie intellectuelle québécoise, le tout en faisant entendre sa voix féministe. Mais elle est aussi mère, rôle qu'elle n'a jamais caché à ceux et celles qui la suivent sur les réseaux sociaux. Son Instagram et sa page Facebook contiennent des références à sa fille unique, Éléonore, quand ce ne sont pas des photos de l'adolescente. Martine Delvaux arbore la même attitude que la plupart des mamans sur le Web, célèbres ou non. C'est d'ailleurs sur Facebook que l'écrivaine nous a présenté sa fille en partageant des bribes de leurs conversations, nous faisant ainsi connaître la répartie savoureuse et souvent cinglante de celle qu'elle surnomme «Petite féministe».

Après l'avoir souvent citée sur Facebook, Martine Delvaux, dans son livre *Le monde est à toi*, s'adresse maintenant à sa fille. Il s'agit bel et bien d'un livre qui réfléchit au féminisme, sauf que c'est d'abord et avant tout un livre écrit par une mère féministe à sa fille. Comme le demande Martine Delvaux: «Est-ce qu'on peut penser le féminisme sans penser l'amour?» (p. 23) Et, ajouté-je, comment penser la maternité sans l'amour? C'est certes impossible en lisant cet essai, que ce soit dans le discours intime que Martine Delvaux destine à sa fille ou encore dans la défense des adolescentes dans laquelle elle s'engage à un moment du livre.

Cette écrivaine engagée se soucie des filles, une fois de plus dans ce livre, comme elle l'a fait de façon aussi vive et sensible dans son essai *Les filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot* (Les Éditions du Remue-ménage, 2013, *Cahiers de lecture* Printemps 2014).

**LE MONDE EST À TOI (AUSSI),
MON AMOUR**

L'amour de la mère pour la fille est célébré dès les premières pages: «Je t'aime et je vis avec toi, et ce qui m'importe le plus, c'est que tu existes. Que tu comprennes que tu en as le droit. Que tu saches, au plus profond de toi, que le monde est à toi.» (p. 12) Cette déclaration se situe au seuil de l'intime et du social: d'une part, l'expres-

sion privée de l'amour maternel; d'autre part, l'encouragement de la mère à la fille à conquérir l'univers.

Le ton est donné, le lyrisme s'entremêle à la polémique: «En même temps, [prendre sa place dans le monde] ça veut dire: être prête à exiger, insister, réclamer, t'indigner.» (p. 13) Cette énumération de verbes d'action met en relief la force et la volonté nécessaires pour faire sa place dans le monde, ainsi que la nécessité d'y exprimer sa colère et sa révolte, particulièrement quand on est une femme.

**La vision du monde de
Martine Delvaux est ambivalente
dans ce livre. D'une part, elle
exprime un enthousiasme certain
envers les adolescentes qu'elle
aime tant, envers leur attitude
qui, en principe, leur permettrait
de conquérir le monde. D'autre
part, l'auteure ne cache pas
une puissante inquiétude face à
l'avenir de ce même monde dans
lequel grandit sa fille, ce monde où
on a élu Donald Trump...**

Malgré cette place accordée aux revendications féministes par Martine Delvaux dans son livre, ce qui y apparaît surtout, c'est l'écriture tendre et émouvante qu'elle adresse à sa fille dans la forme même du livre, qu'elle relie à la lettre d'amour (p. 22). Elle dit vouloir penser à ce qu'il y a de féministe «dans cet amour-là» (idem). Cet amour fait de «ravisement» (p. 34) reste non dépourvu de lucidité: «Je veux simplement essayer d'écrire sur ce que ça peut vouloir dire, pour moi, d'avoir une fille» (p. 16).

**ÊTRE UNE MÈRE, UNE MÈRE
FÉMINISTE**

Martine Delvaux était féministe bien avant la naissance de sa fille. Toutefois, avec sa venue au monde «s'est affirmé ce qui était déjà là avant ton arrivée, [s]on féminisme, mais qui était là sans l'urgence, le feu politique, l'impression qu'il faut agir maintenant et vite» (p. 80). Avec la mise au monde de sa fille est apparue, chez Delvaux, la mère féministe.

En tant que mère féministe, Martine Delvaux affirme ne pas avoir forcé sa fille à en devenir une: «Je n'ai pas fait de toi une féministe, et je ne t'ai jamais



demandé si tu en étais une. Parce que toi, tu l'affirmes sans hésiter. Tu parles le féminisme comme une *langue maternelle*.» (p. 137, je souligne) Le Larousse définit la langue maternelle comme «la première langue apprise par un sujet parlant [...] au contact de l'environnement familial immédiat». Delvaux a donc moins transmis son féminisme à sa fille à grands coups de discours péremptaires qu'à travers un mode de vie alternatif et fort ancré dans le réel, celui de ce monde décrit par l'auteure comme «fragile, violent, exigeant» (p. 66), surtout pour les femmes – pour toutes les femmes – et pour toutes les filles: «Être une mère féministe, c'est aimer entièrement la vie des filles, et travailler contre leur effacement, cet effacement des femmes qui s'opère, de mille et une manières, à l'adolescence» (p. 100).

**PLAIDOYER POUR LES
ADOLESCENTES**

Martine Delvaux les aime, les adolescentes, et elle leur livre un vibrant hommage. Elle manifeste d'abord son profond désaccord envers les expressions «l'âge ingrat» ou «l'âge bête», employées pour parler de cette période de la vie des filles. Elle est ensuite outrée de voir à quel point les adolescentes sont sous-estimées et à quel point on parle de leurs intérêts vides, de leurs amours sans importance, parce que passagers, et de leurs passions exagérées, pour énumérer seulement ces aspects dénigrants. Delvaux les met sur le piédestal qu'on leur refuse normalement: «Moi, je crois en vous! Je sais que vous allez l'emporter!» (p. 61)

En tant que féministe, elle encourage ces filles à résister; en tant que mère féministe, elle ne peut qu'en faire autant avec sa propre fille – même si cela veut dire lui résister, à elle, «à la reine-mère» (p. 51). L'auteure compare cette résistance à «faire la grève» (idem), désir qu'elle ressent elle-même souvent – l'auteure s'étant fort investie dans les

voir *Le monde est à toi*

à la page 28

Le monde est à toi

suite de la page 27



grèves de 2012 et de 2015. Pour elle, non seulement «faire la grève demande du courage et de la détermination» (p. 55), mais c'est aussi un geste indéniablement féministe et, rappelant les luttes des femmes, nécessaires à leurs avancées.

Cet élan d'optimisme ne se ressent pourtant pas dans l'ensemble du livre. Delvaux pense à l'avenir de sa fille plus d'une fois dans son livre, et sous le mode de l'incertitude: «Je ne sais pas quelle vie tu vas mener» (p. 42); «Je ne sais pas ce que tu vas faire, ce que tu vas devenir» (p. 56); «Je ne sais pas si tu auras des enfants» (p. 81). Cette incertitude relève d'abord d'une totale confiance dans les choix et les jugements de sa fille: son avenir lui appartient, à elle. C'est aux filles à tracer leur propre voie. Par contre, à cause des circonstances actuelles et des conséquences qu'elles auront éventuellement, la confiance de Martine Delvaux envers sa fille se transforme en angoisse maternelle, et féministe de surcroît: «Je ne sais pas ce que sera ta vie. Je refuse de penser à l'avenir tant il me paraît sombre par moments.» (p. 109)

LE MONDE EST À TOI, MAIS QUEL MONDE ?

La vision du monde de Martine Delvaux est ambivalente dans ce livre. D'une part, elle exprime un enthousiasme certain envers les adolescentes qu'elle aime tant, envers leur attitude qui, en

principe, leur permettrait de conquérir le monde. D'autre part, l'auteure ne cache pas une puissante inquiétude face à l'avenir de ce même monde dans lequel grandit sa fille, ce monde où on a élu Donald Trump...

Quel est donc ce monde qui s'offre aux jeunes filles ? Un monde complexe, cruel, dérégulé, mais qui ne peut que devenir meilleur si les filles prennent la parole et surtout, si elles s'écoutent. En tant que mères, féministes ou pas, il faut leur apprendre, selon Delvaux, «à reconnaître [leurs] propres limites, les frontières de [leur] corps, l'intégrité de [leur] personne, comment écouter ce que ça dit à l'intérieur [d'elles] au lieu de donner prise aux injonctions et à la rumeur, comment faire entendre [et écouter] cette voix au lieu de la faire taire» (p. 117). Un monde où les filles doivent, sans sombrer dans la peur, se lever et s'assumer, en (s'é)criant s'il le faut.

*

En guise de conclusion, dans ce livre, Martine Delvaux a répondu, de manière subjective, juste et bien humble, à la question «Comment être une mère féministe ?» Elle qui a refusé d'associer ce mouvement à une idéologie en préférant le considérer comme un mode de vie, elle rattache moins ce féminisme de la maternité à la façon dont elle éduque sa fille que dans sa manière d'être comme mère envers elle: engagée et consciencieuse, mais aussi sincère et créative.

Malgré une tendance à l'inquiétude engendrée par l'état actuel du monde, Martine Delvaux continue à rêver. Car le monde doit appartenir à celles qui s'indignent et qui s'aiment. ❖



Élections Montréal 2017
Cycle politique inédit
Élections Catalogne 2017
Deux pouvoirs constituants



Universités:
démissions inc.



Nationalismes en Europe



Québec
Lire les vents contraires



Loi 99
L'être et le droit

Le deuxième siècle de L'Action nationale est commencé !